

Argo

réalisation : **Ben Affleck**

scénario : **Chris Terrio**
d'après l'article de presse *Escape from Teheran* de **Joshuah Bearman**.

directeur de la photographie : **Rodrigo Prieto**

musique : **Alexandre Desplat**

interprétation :
Ben Affleck (Tony Mendez)
Bryan Cranstone (Jack O'Donnell)
John Goodman (John Chambers)
Alan Arkin (Lester Siegel)

États-Unis, couleur, 2012, 1h59.



Résumé

A Téhéran, une foule véhémement prend d'assaut l'ambassade des États-Unis. Profitant de la confusion, six membres du personnel s'en échappent et se réfugient dans la résidence de l'ambassadeur du Canada. Plusieurs mois plus tard, le danger d'être repéré par les autorités iraniennes s'accroît. Tony Mendez, chef du service des déguisements et spécialiste de l'exfiltration au sein de la CIA, imagine un plan d'évacuation des six ressortissants américains. Ils vont jouer le rôle d'une équipe de tournage en repérages à Téhéran.

L'Iran, un territoire convoité

1. Contexte historique

Ben Affleck introduit son récit par un résumé de l'Histoire de la Perse, rebaptisée Iran en 1935, en insistant particulièrement sur la responsabilité que portent les États-Unis dans l'avènement d'un régime islamiste révolutionnaire. Cet incipit en images éclaire d'une lumière nouvelle l'antagonisme actuel entre Iran et États-Unis et permet de comprendre l'agressivité dont font preuve les Iraniens dans *Argo* mais il est aussi très réducteur. En Histoire, la simplification est souvent synonyme de mystification. Ainsi le réalisateur américain lie l'intervention américano-britannique de 1953 à la nationalisation du pétrole iranien, alors que cette ingérence des Américains dans les affaires iraniennes trouve surtout son fondement dans le contexte de guerre froide qui régnait à l'époque. Les Américains, contrairement aux

Britanniques, virent d'un très bon œil l'accession au pouvoir du nationaliste Mossadegh, qui avait décidé de la nationalisation du pétrole iranien. En effet, le pouvoir du chah se délitait peu à peu sous l'effet de l'action en sous-main des Soviétiques. Ce n'est que lorsque Mossadegh se rapprocha du parti communiste Tudeh et des Soviétiques, que les États-Unis imaginèrent l'opération Ajax, destinée à le destituer. Cependant, Ben Affleck, par la forme qu'il choisit pour présenter son mini-récit historique, mélange d'images de storyboard, de photos et d'images d'archives, semble anticiper les critiques en disant : tout ceci n'est que du cinéma.

2. Iran et guerre froide

L'Iran a été le cadre d'une rivalité séculaire entre les Russes et les Britanniques, les gouvernements successifs iraniens jouant habilement de cette confrontation. C'est la Seconde Guerre mondiale qui a bouleversé cet équilibre politique, les deux belligérants étant devenus alliés. Au lendemain du conflit mondial, les États-Unis, soucieux de ne pas laisser l'URSS prendre trop d'expansion dans la région, y réalisent d'importants investissements militaires et économiques. Pour les Soviétiques, l'Iran est la seule voie d'accès à un port en eau chaude, ce qui leur permettrait d'exercer leur influence sur les pays du Golfe Persique. Pour les Américains, qui élaborent leur stratégie d'endiguement, le contrôle des 2500 km de frontière commune entre l'Iran et l'URSS devient primordial.



C'est ce qui les conduit à s'engager auprès des Britanniques dans l'opération Ajax (ou Tpjax) qui, malgré quelques vicissitudes, va aboutir à la chute de Mossadegh et au rétablissement sur le trône du chah Muhammad Reza Pahlavi. Cette opération n'aurait en aucun cas pu réussir sans le soutien d'une majorité de la population qui, paradoxalement, tiendra rigueur aux Américains de cette ingérence dans les affaires de leur pays. De retour au pouvoir, le chah instaure un gouvernement autocratique, qui s'appuie sur une police politique particulièrement violente, la SAVAK. Conformément à un schéma récurrent pendant la guerre froide, les administrations américaines successives ont fermé les yeux sur les

exactions de la police en soutenant ouvertement le pouvoir qu'elles avaient contribué à mettre en place. C'est ce qui a permis aux mollahs, dignitaires religieux de l'Islam, de prendre peu à peu de l'ascendant sur le peuple, en fustigeant l'attitude du chah, marionnette politique selon eux, manipulée par les Américains. Parmi ces religieux, un nom s'impose, c'est celui de Ruhollah Khomeini, exilé en Irak à partir de 1964. Celui-ci enregistre des prêches enflammés, attaquant le chah et les Américains, et les diffuse clandestinement sous forme de cassettes. Le 16 janvier 1979, le chah, gravement malade et confronté à des grèves et des émeutes, abandonne le pouvoir et se réfugie aux États-Unis. Au mois d'août 1978, un rapport officiel émanant des services de renseignements américains avait pourtant estimé que l'Iran n'était pas engagé « dans un processus révolutionnaire ou pré-révolutionnaire ».

Construction d'une histoire

« La seule différence entre la réalité et la fiction, c'est que la fiction, elle, doit être crédible. »

Mark Twain

1. Scénario et dramaturgie

Ce sont les producteurs Grant Heslov et George Clooney qui ont découvert l'article relatant l'affaire Argo. Chris Terrio a été engagé pour en faire un scénario, que la Warner a proposé à Ben Affleck. Conjointement à la sortie du film, Antonio Mendez, l'agent de la CIA qui a imaginé ce plan d'exfiltration, sort un livre dans lequel il raconte sa version des faits. L'étude des différences entre le récit de l'agent américain et celui qu'en ont fait Ben Affleck et son scénariste Chris Terrio éclaire les choix narratifs de ce dernier.

L'itinéraire qui mène les six évadés de l'ambassade jusqu'à la résidence de l'ambassadeur canadien est traité sous forme elliptique dans *Argo* alors que cet épisode, relaté par Antonio Mendez, est bien plus complexe et riche en péripéties. D'une part, ceux qui allaient devenir les « invités » sont passés par des lieux transitoires, où ils courraient constamment le risque d'être repérés, d'autre part, le groupe fut scindé en deux, pour que leur présence soit plus discrète. On peut imaginer que le scénariste, Chris Terrio, a préféré éluder cet épisode pour équilibrer le récit. De la même manière, regrouper les six invités facilitait la compréhension du film, par ailleurs assez complexe du fait de la structure à tiroirs du scénario.

D'une manière générale, le scénariste a puisé dans le récit de l'ex-agent des éléments et des situations qu'il a ensuite dramatisés. Par exemple, des enfants ont bien été chargés de reconstituer le trombinoscope en lambeaux des employés de l'ambassade mais sans y parvenir en réalité. Alors que dans le film, cet élément participe grandement de la mécanique du suspense à la fin. Il est d'ailleurs intéressant de noter que dans le récit qu'en fait Antonio Mendez, les six Américains exfiltrés passèrent sans encombre les différents obstacles de l'aéroport Mehrabad.

2. Le pouvoir du storytelling

Divertissement et diversion sont des substantifs tous deux issus du latin *divertere*, qui signifie littéralement détourner. Cependant, ils sont connotés différemment. Faire diversion relève de la stratégie militaire. On détourne l'attention de l'adversaire pour mieux pouvoir l'attaquer. Divertir a une connotation plus positive. On détourne l'attention du spectateur de ses tracas

quotidiens. Cependant quand on regarde la production hollywoodienne, on se rend compte que les choses sont plus complexes. Le cinéma peut servir des intérêts guerriers, en saupoudrant un récit de propagande patriotique. On détourne alors l'attention du spectateur des véritables raisons d'une guerre par exemple. Le cas d'*Argo* est à ce titre particulièrement intéressant car Ben Affleck, en mettant en place un processus réflexif, amène le spectateur à s'interroger sur le cinéma, et son mode de production des images. Il réalise un film sur le pouvoir du cinéma, sur le pouvoir des histoires, le pouvoir du « storytelling ». Dans un contexte diplomatique tendu, les autorités américaines avaient imaginé trois plans d'exfiltration des six « invités ». Au final, c'est celui qui racontait une histoire de cinéma qui a été retenu. C'est le pouvoir de fascination exercé par le cinéma, un pouvoir qui dépasse les frontières, qui a rendu l'opération possible. Et pourtant Hollywood était en crise à la fin des années 70, l'état déplorable du panneau Hollywood apposé sur le versant sud de la colline Lee étant le symbole le plus explicite de la déliquescence du système à cette époque.

Par le montage alterné de la lecture publique du scénario d'*Argo* et de la conférence de presse des preneurs d'otages, Ben Affleck dresse un parallèle édifiant entre la parole publique, la parole politique et la réplique de cinéma. Comme si, dans le monde politique, le pouvoir revenait à celui qui raconte la plus belle histoire. Le 1^{er} novembre 1980, Jimmy Carter, taxé de faiblesse et d'incompétence dans la gestion de la crise des otages de l'ambassade, est largement battu aux élections présidentielles américaines par Ronald Reagan : un ancien acteur.



La réalisation

1. Ben Affleck : la reconnaissance par la réalisation



Warner Bros.

Ben Affleck est né le 15 août 1972 à Berkeley, en Californie, d'un père travailleur social et d'une mère professeur des écoles. Très tôt, il débute dans la comédie en interprétant un rôle dans *The dark end of the street* (1981), puis en jouant par la suite de nombreux petits rôles pour le cinéma ou la télévision. Sa rencontre avec Matt Damon, alors qu'ils sont tous deux étudiants à Harvard, va se révéler déterminante pour eux. Ensemble, ils écrivent le scénario de *Will Hunting*. Le film se voit décerner l'Oscar du meilleur scénario et les deux amis accèdent à la notoriété. Ben Affleck tourne ensuite dans *Shakespeare in love* et *Armageddon*, le blockbuster de Michael Bay. En 2001 Ben Affleck collabore à nouveau avec le réalisateur américain dans *Pearl Harbor*.

A partir de 2003, Ben Affleck est l'objet de critiques virulentes suite à l'échec commercial de plusieurs long métrages : *Amours troubles*, *Famille à louer*, *Paycheck*. Les relations qu'il entretient avec Gwyneth Paltrow, puis surtout avec Jennifer Lopez, coïncident avec l'avènement et le développement fulgurant de la presse dite « people », dont Ben Affleck devient l'une des « cibles » privilégiées ; ce qui l'affecte durablement : « Je ne contrôlais plus rien dans ma vie. Je croyais désirer certaines choses, mais je me trompais. J'étais perdu. Misérable. »

Puis, en 2008, *Gone baby gone*, la première réalisation de Ben Affleck, est nominée aux Golden Globes et aux Oscars. La critique est élogieuse, comme elle l'est pour son deuxième film, *The Town*, un thriller situé à nouveau à Boston. Ses qualités de metteur en scène et de gestionnaire¹ ne sont dès lors que rarement remises en cause et permettent d'expliquer que des scénarios de qualité lui sont régulièrement proposés. Ainsi, ce scénario de la Warner intitulé *Argo*.

1 Ben Affleck réussit pour l'instant à s'en tenir aux budgets qui lui ont été accordés.

2. Des influences revendiquées

Ben Affleck se réclame de plusieurs maîtres ou, du moins, confesse son admiration à leur égard. Ainsi avoue-t-il être attiré par des films avec une grande humanité, particulièrement ceux de Jean Renoir. Parmi les auteurs-réalisateurs contemporains à qui il accorde beaucoup de talent figurent Paul-Thomas Anderson et Alejandro González Iñárritu, deux réalisateurs qui se signalent, entre autres, par la qualité de leurs scénarios. La complexité de certains d'entre eux, comme *Magnolia* ou *21 grammes* peut d'ailleurs évoquer celle d'*Argo* et sa structure à tiroirs.

Pour préparer le tournage et le découpage technique du film, Ben Affleck et son chef-opérateur, Rodrigo Prieto, ont visionné, ou revisionné, un certain nombre de films des années 70. Ces films inspirent depuis longtemps le réalisateur du Massachusetts. Ainsi, *Le Verdict* de Sydney Lumet, qui a pour protagoniste un avocat à la morale cassée, a été l'une de ses références. Dans *Argo*, la réalisation des scènes se déroulant à Hollywood a été inspirée par celle de John Cassavetes dans *Meurtre d'un bookmaker chinois*, avec un style très dynamique, très contrasté et un recours fréquent au zoom. Le film d'Alan J. Pakula *Les Hommes du Président*, relatant l'enquête sur le Watergate, est aussi une référence revendiquée et assumée. Enfin, pour les scènes sensées être tournées à Téhéran et en réalité filmées à Istanbul, le cinéaste s'est inspiré du film de Gillo Pontecorvo, *La Bataille d'Alger*. Alexandre Desplat, le compositeur de la bande originale d'*Argo*, enrichit le thème principal de tonalités orientales, tout comme Enio Morricone presque cinquante ans plus tôt l'avait fait pour le film italien.

Mais au delà de ces influences qu'il assume pleinement, le réalisateur d'*Argo* possède son propre style. Sa longue expérience de comédien lui sert à assurer une direction d'acteurs remarquable. Chez Ben Affleck il n'est pas nécessaire de connaître les répliques du scénario au mot près. Il préfère que les comédiens s'expriment avec leur propre langage. Pour faciliter leur immersion dans la situation à interpréter, le réalisateur a demandé aux acteurs incarnant les six « invités » de vivre dans la maison du tournage, en huis-clos, pendant une semaine avant le début des premières prises. Pour la scène de la manifestation devant l'ambassade, la plus complexe à tourner, il a demandé à ses cadres de se déguiser, puis de se mêler à la foule des figurants des caméras super8 ou 16 mm au poing, afin de tourner des images d'archives et de rendre plus ténue la frontière entre la fiction et la réalité. Globalement le traitement de l'image, granuleuse et tirant vers le vert-ocre-rouge, permet de l'ancrer dans la réalité de l'époque narrée. Enfin, on peut apprécier le sens de l'autodérision du réalisateur d'*Argo* à travers cet échange de répliques entre Antonio Mendez et John Chambers :

- « Il assimilera le métier de réalisateur en une journée ?
- Un macaque rhésus l'assimilerait en une journée. »

3. Réception du film en Iran

Si le jugement sévère que prononcent les autorités iraniennes à l'encontre du film de Ben Affleck n'est guère surprenant, plus étonnantes sont les critiques des intellectuels, journalistes et réalisateurs iraniens très éloignés de ce régime. Ainsi Asghar Farhadi, Oscar du meilleur film étranger pour *Une Séparation*, émet des réserves et estime que « l'image que véhicule ce film du peuple iranien reste malheureusement dans les esprits et ceci est un point sombre et désolant ». Cela, on le doit plus au contraste de l'époque qu'à une volonté du cinéaste.